



HAL
open science

Balthazar, prince de Timor et de Solor à travers les mers du globe

Frédéric Durand

► **To cite this version:**

Frédéric Durand. Balthazar, prince de Timor et de Solor à travers les mers du globe. Le Banian, 2015. hal-02004860

HAL Id: hal-02004860

<https://hal.science/hal-02004860>

Submitted on 2 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Balthazar, prince de Timor et de Solor à travers les mers du globe »
Frédéric Durand

Article publié dans *Le Banian*, n°20, décembre 2015, pp.64-87.

Introduction

Balthazar Celse, de son nom complet : Pascal-Jean-Balthazar Celse, a vécu en France dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Jusqu'à très récemment, sa vie était principalement connue à travers deux mémoires qu'il a fait publier à Paris en 1767 et 1768.¹ Il y affirmait notamment être le fils du roi de Timor et de Solor et avoir voyagé en Chine, en Europe et jusqu'au Québec. Dans son mémoire de 1768, une requête directe à Louis XV, il est allé jusqu'à demandé l'aide du roi de France pour prévenir son père à Timor qu'il avait été abandonné dans le port de Lorient bien des années auparavant, et qu'il avait besoin de son aide.

Cette histoire a été étudiée par plusieurs chercheurs et notamment dans un premier temps par Anne Lombard-Jourdan, Charles Meyer et Bernard Dorléans dans des articles s'échelonnant de 1978 à 2001.² Travaillant sensiblement sur les mêmes sources, à savoir les deux mémoires précités et la chronique d'un historiographe de Saint-Denis, ils étaient parvenus à la conclusion que Balthazar avait dû mourir vers 1774 en exil dans la périphérie de Paris, pauvre et dans l'anonymat, sans pouvoir déterminer s'il s'agissait d'un véritable « prince » ou bien d'un imposteur.

Quelques informations complémentaires et particulièrement l'enregistrement de Balthazar comme « Noir » à Paris en 1778 et une enquête à son sujet menée à la même période à Timor-ouest auprès de la Compagnie des Indes néerlandaises des Indes orientales (VOC) avaient laissé penser à Anne Lombard-Jourdan en 2001 et à Hans Hägerdal en 2012 que Balthazar avait vécu plus longtemps que ce que les historiens avaient considéré initialement. Sans en savoir plus, tous deux étaient néanmoins restés sur l'hypothèse de départ, à savoir qu'il avait dû vivre dans la misère et mourir entre la fin des années 1770 et 1800.³

De très nombreux documents inédits que nous avons trouvé au cours des dernières années, et notamment un fragment de journal et des dizaines de lettres, permettent désormais de combler la plupart des zones d'ombre autour de ce personnage. En réalité, loin de vivre une existence misérable, il avait été une célébrité de Paris, à laquelle de grands personnages et la presse internationale s'étaient intéressés, d'Amsterdam à Bratislava et de l'Angleterre jusqu'en Italie, avant qu'il ne meure à Paris pendant la Révolution française.

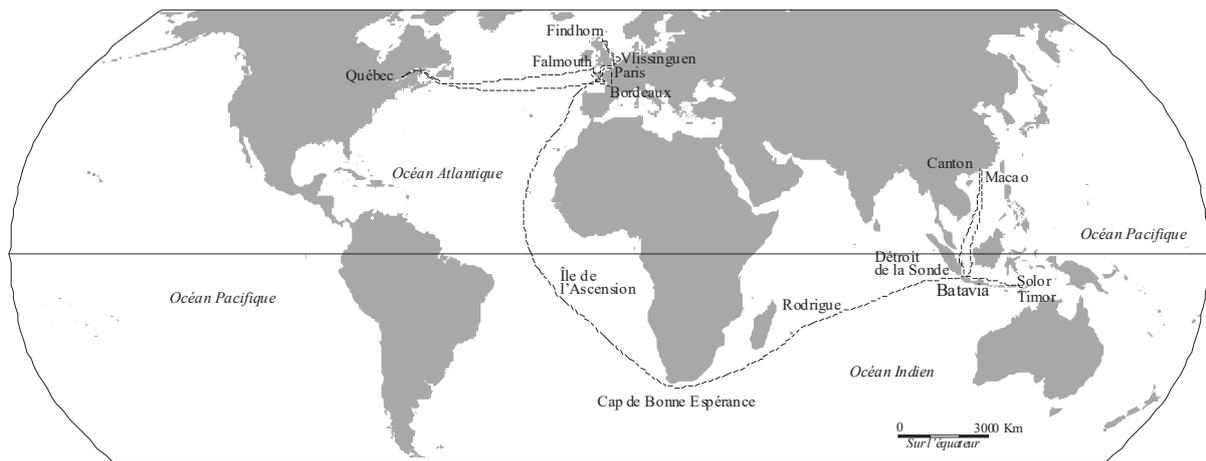
Étant donné le thème « maritime » de ce n°20 du *Banian*, il ne s'agira pas ici de reprendre toutes les découvertes à son sujet, qui sont présentées dans un livre qui vient de paraître aux éditions des Indes Savantes.⁴ L'article se concentrera sur ses traversées en bateau, qui lui ont fait sillonner les mers du globe de l'archipel insulindien jusqu'en Chine, en Europe et au Québec.

¹ Pascal-Jean-Balthazar Celse, *Faits concernant le prince de Timor*, s.d., 11 p. [juin 1767] et *Requête au Roy, pour Balthazar-Pascal-Celse, Fils aîné du Roy, et héritier présomptif des Royaumes de Timor et de Solor dans les Moluques*, par M^e Léthinois, avocat, Paris, [octobre] 1768, 31 p.

² Lombard-Jourdan (Anne), « Infortunes d'un prince de Timor accueilli en France sous Louis XV », *Archipel*, n°16, 1978, pp.91-133 ; Meyer (Charles), « Le triste destin d'un prince de Timor sous le règne de Louis XV », *Historia* n°487, 1987, pp.78-84 ; Dorléans (Bernard), « Les infortunes et la misère en France de Balthazar-Pascal Celse, Prince des îles de Timor et Solor, pensionnaire de la Compagnie française des Indes orientales et du roi Louis XV », in Dorléans (B.), *Les Français et l'Indonésie*, Paris, Kailash, 2001, pp. 169-175.

³ Lombard-Jourdan (Anne), « Du nouveau sur Balthazar, prince de Timor », *Archipel*, n°62, Paris, 2001, pp.39-42 ; Hägerdal (Hans), « Pascal-Jean-Balthazar and his Timorese Background: New Materials on an Old Issue », in *Archipel* n°84, 2012, pp.129-148.

⁴ Durand (Frédéric), *Balthazar : un prince de Timor en Chine, en Amérique et en Europe au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions des Indes Savantes, 2015, 371 p.



Carte^o1 : Le périple de Balthazar à travers le monde

Balthazar à travers les mers asiatiques 1743-1750

Ni les deux mémoires imprimés de 1767 et 1768, ni les documents manuscrits découverts depuis ne permettent d'affirmer avec certitude si Balthazar était effectivement un « Prince de Timor ». Il est cependant hautement vraisemblable qu'il ait été le fils de Gaspar da Costa, le chef de la communauté de métis Portugais-Timorais connue sous les noms de *Larantuqueiros* ou *Topasses*.⁵ Le premier terme est lié à la région de Larantuca à Flores. Le deuxième serait issu du dravidien : *Tupassi*, qui signifie « interprète », montrant en cela le rôle de médiateurs de ces métis maîtrisant à la fois le portugais et les langues locales.

Les populations de la partie orientale des petites îles de la Sonde, de Flores jusqu'à Kisar, étaient étroitement connectées via des relations régulières par voie maritime trans-insulaires, dont certaines sont attestées dès le XIII^e siècle en association avec des réseaux chinois à la recherche de bois de santal.⁶ Arrivés à Timor vers 1515, les Portugais s'étaient à leur tour insérés dans ces réseaux, de sorte que la langue portugaise était devenue la lingua franca de cette petite Méditerranée entre la mer de Sawu et le détroit de Wetar. Les Hollandais étaient arrivés un siècle plus tard et avaient fini par s'implanter en 1652 à Kupang à l'extrémité occidentale de l'île de Timor.

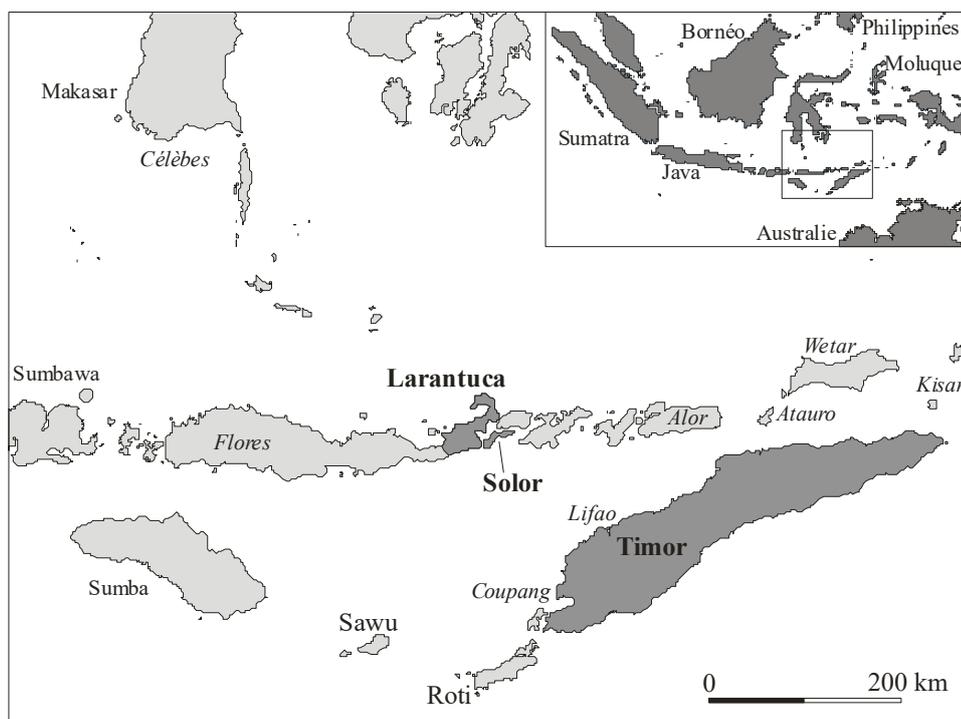
C'est dans un monde complexe entre Portugais, Hollandais, royaumes locaux et communautés métisses plus ou moins indépendantes que débute l'histoire de Balthazar, Prince de Timor. Son père putatif, Gaspar da Costa, a dirigé la communauté des *Topasses* de 1732 à 1749. C'était un catholique fervent. Vers 1743, il avait confié l'éducation de son fils aîné Balthazar, alors âgé de cinq ou six ans, à un prêtre dominicain portugais : *Inácio de São José*, connu en français sous le nom de *Père Ignace de Saint-Joseph*.

En tant que fils du chef des *Topasses*, Balthazar a dû naviguer entre les îles de Timor, Solor et sans doute Flores. En tout cas un capitaine de vaisseau de la compagnie française des Indes orientales a déclaré l'avoir vu en 1746 à Solor⁷ et Balthazar a régulièrement mis en avant que son père était roi des îles de Timor et Solor, cette dernière prenant même le pas sur Timor dans ses premières déclarations.

⁵ Afin de ne pas alourdir le texte par beaucoup de « conditionnels » ou de réserves méthodologiques, on assumera ici que ces éléments sont véridiques, même si plusieurs points restent sujets à débat et font l'objet d'une analyse critique dans le livre paru en 2015 aux éditions des Indes Savantes.

⁶ Durand (Frédéric), *Timor 1250-2005, 750 ans de cartographie et de voyages*, Toulouse-Bangkok, Éditions Arkuiris-IRASEC, 2006, 520 p. (p.31).

⁷ *Mémoire sommaire pour le Prince héréditaire de Timor et de Solor*, bibliothèque municipale de Reims, manuscrit Tarbe C XVII, n°172, p.6.



Carte^o2 : Timor, Solor et Larantuca dans l'archipel insulindien

Le Père Ignace de Saint-Joseph pressait Gaspar da Costa de le laisser amener son fils au Portugal, afin qu'il approfondisse son éducation, mais le chef des Topasses hésitait. En effet, il était lui-même allé au Portugal dans sa jeunesse et il avait été capturé à son retour de Lisbonne par des pirates, qui l'avaient vendu comme esclave à Alger.

Gaspar da Costa consentit néanmoins à laisser partir son fils pour effectuer sa première communion dans le couvent des Jésuites à Macao. Un seul texte, tardif, qui est d'ailleurs le dernier témoignage direct du Prince en 1790 à un jeune journaliste parisien, donne quelques précisions sur son premier voyage à Macao :

*Ce petit voyage se fit agréablement. Je revins pénétré des sentiments de la piété la plus tendre et surtout très empressé de raconter ce que j'avais observé dans la ville chinoise. La forteresse à deux batteries, l'immense rade, la muraille construite d'écaillés d'huitres, les factoreries, les églises, les monastères, tous ces objets avaient frappé mon imagination ; cependant le père Ignace m'avait dit que tout cela n'était rien au prix de ce que j'aurais pu voir seulement trente lieues plus loin, à Canton ; et Canton ne pouvait encore à son tour me donner une idée de tout ce que l'on voyait en Europe.*⁸

Ce premier séjour à Macao a duré environ trois mois, probablement de décembre 1747 à février 1748, avant que Balthazar et le Père Ignace de Saint-Joseph ne retournent à Timor. L'année suivante, ayant constaté les progrès de son fils, Gaspar da Costa aurait consenti à le laisser partir une deuxième fois avec le prêtre. Ce deuxième voyage devait être nettement plus long, car le Père Ignace de Saint-Joseph devait emmener Balthazar à Macao puis au Portugal. Pour ce faire, le chef Topasse confia au prêtre des biens précieux et une vingtaine d'esclaves.⁹

Partis de l'enclave portugaise d'Oecussi à l'ouest de Timor vraisemblablement entre mars et mai 1749, Balthazar et le prêtre relâchèrent à Solor, avant de se rendre à Batavia, puis à Macao. La première escale à Solor confirme les relations régulières entre les îles. En

⁸ Gouriet (Jean-Baptiste), *Personnages célèbres dans les rues de Paris depuis une haute antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Lerouge Libraire, 1811, volume 2, 346 p.

⁹ Le nombre et le statut des esclaves sont à ce titre sujets à controverses, voir Durand F., 2015, op.cit., p.59-63.

revanche, celle de Batavia peut paraître plus surprenante dans la mesure où Hollandais et Portugais étaient rivaux dans la région. À la fin des années 1740, les deux puissances européennes ne paraissaient cependant pas souhaiter entrer en conflit et craignaient sans doute plus la montée en puissance des Topasses, qui commençaient à contester leur emprise. D'ailleurs, lorsque Gaspar da Costa lança sa campagne contre l'établissement hollandais de Kupang à Timor-ouest à la fin de l'année 1749, le gouverneur portugais refusa de se joindre à l'initiative.¹⁰

Balthazar arriva à Macao vers le mois de juillet 1749. Il y résida cinq mois pour y effectuer notamment sa confirmation catholique, après sa première communion un an et demi auparavant.¹¹ À cette époque, les vents de mousson ne permettaient pas de naviguer toute l'année vers l'ouest et obligeaient à attendre parfois plusieurs mois le départ des bateaux vers l'Europe. Le Père Ignace da Costa profita de ce séjour pour vendre une partie des biens et des esclaves et surtout pour affiner son stratagème destiné à s'emparer des richesses qui lui avaient été confiées pour s'occuper de l'éducation de Balthazar.

Ainsi, il prétextait qu'il n'y aurait plus de bateau vers l'Europe au départ de Macao en décembre 1749, ce qui était inexact, pour emmener son protégé jusqu'à Canton. Deux manuscrits conservés aux archives du ministère français des Affaires étrangères et aux archives nationales d'Outre-mer permettent de reconstituer leur départ rocambolesque de Macao à bord d'un sampan chinois :

Jusque là, la conduite du Père Ignace paraît sans reproche, mais la manière mystérieuse avec laquelle il exécuta les apprêts de son départ de Macao pour Canton [...] donnent les plus grands soupçons contre la probité de ce moine. Ce religieux aidé du nommé Dumoulin, chirurgien au service de la Compagnie des Indes, enleva furtivement par une fenêtre du couvent, les effets du Prince et les siens, les embarqua sur un champan (petite barque chinoise) avec les quatre esclaves, il y conduisit ensuite le Prince, et fit faire voile sur le champ pour Canton, où, étant arrivé, il logea dans le Ham portugais d'où il ne permit point au Prince de sortir jusqu'au moment de son embarquement pour l'Europe.

Ces conditions pour le moins surprenantes auraient dû alerter le jeune Prince, mais il n'avait qu'une douzaine d'années, parlait mal le portugais et était de son propre aveu très naïf. Balthazar se laissa ainsi convaincre que les Français étaient des « monstres féroces » qui tuaient et dévoraient les rois et faisaient du saucisson avec les hommes de couleur. Afin d'échapper à ces menaces, il accepta de se faire passer pour un des esclaves du Père Ignace de Saint Joseph pendant toute la traversée vers la France.

Pour mieux dissimuler ses traces, le prêtre avait fait embarquer Balthazar non sur un bateau portugais, mais sur une frégate de la compagnie française des Indes orientales, le *Duc de Béthune*. Ce navire leva l'ancre à Canton le 9 janvier 1750, et rejoignit sept jours plus tard une autre frégate française, partie de Macao, le *Montaran*. Ce fait confirme la duplicité du Père Ignace, qui avait prétendu qu'il n'y avait plus de bateau au départ du comptoir portugais. Il révèle d'autant plus la préméditation que l'évêque de Macao, Hilário de Santa Rosa, que Balthazar connaissait, se trouvait à bord du *Montaran*.

En janvier 1750, les deux bateaux, qui naviguaient de concert, atteignirent la côte de Sumatra qu'ils longèrent avant d'aller vers Banten à Java ouest, puis de traverser le détroit de la Sonde dans les premiers jours de février. Les registres de bord des deux frégates, conservés aux archives nationales de Paris, indiquent que le *Duc de Béthune* avait alors pris un peu d'avance sur le *Montaran*. La plupart du temps, le temps fut beau, avec une mer calme, même s'ils eurent à l'occasion un peu de houle, notamment avant d'arriver à Port-Louis, le principal

¹⁰ Hägerdal (Hans), *Lords of the Land, Lord of the Sea. Conflicts and Adaptation in Early Colonial Timor, 1600-1800*, Leiden, KITLV, 2012, 479 p. (p.365).

¹¹ Le premier mémoire imprimé de 1767 parle d'une « première communion » lors du deuxième voyage (p.2), mais il s'agit probablement d'une confusion.

établissement de l'île de France (désormais connue sous le nom d'île Maurice), où les deux bateaux se retrouvèrent un mois et demi plus tard, le *Duc de Béthune* y parvenant le 15 mars 1750, un jour avant son suiveur.

Balthazar est vraisemblablement descendu à terre, mais aucun témoignage n'en subsiste. La société coloniale de cette île de l'océan Indien ne devait pas être si différente de celle qu'il avait vue à Batavia ou Macao, avec une population où se mêlaient Européens, Africains, Indiens et métis. Il est cependant probable que le Père Ignace ait limité la liberté de mouvement du garçon pour éviter qu'il ne rencontre l'évêque de Macao. En tout cas, ils y restèrent deux semaines.

L'énigme du transfert à l'île de l'Ascension en 1750

Les deux bateaux partirent le 28 mars 1750, mais ils se perdirent de vue dès le 1^{er} avril. Le livre de bord détaillé du *Duc de Béthune* n'a pas été conservé aux archives nationales, mais dans la mesure où ils suivaient sensiblement la même route à quelques jours d'intervalle, il est possible de se baser sur celui du *Montaran* pour reconstituer le trajet. Le temps a été moins beau qu'au cours de la première partie du voyage, avec un gros orage à la mi-avril et une mer souvent houleuse voire grosse. Le *Duc de Béthune* passa le cap de Bonne Espérance, entre le 20 et le 24 avril, avant de s'arrêter près de l'île de l'Ascension au milieu de l'Atlantique, le 14 mai 1750.

Cette île était quasi-inhabitée, mais les bateaux l'appréciaient car elle offrait un bon mouillage pour effectuer des réparations. Cette escale permettait également d'obtenir des informations sur la situation en Europe ou en Asie, car les équipages avaient l'habitude d'y laisser des messages. L'île de l'Ascension disposait également de sources d'eau douce et de tortues marines que les marins pouvaient chasser pour obtenir de la viande fraîche. C'était d'autant plus appréciable pour les vaisseaux de la Compagnie française des Indes à destination de Lorient qu'il leur restait encore deux mois de navigation sans escale.

Le *Duc de Béthune* reprit sa route le 16 mai 1750, après deux jours d'arrêt. Le temps fut plutôt beau, sauf à l'approche de la Bretagne où ils eurent de la pluie. Le bateau arriva enfin au port de Lorient le 13 juillet 1750, où le Père Ignace abandonna le jeune Balthazar, en emportant toutes les richesses et les quatre esclaves qui les accompagnaient.

Avant de revenir sur cet épisode crucial de la vie de Balthazar, il convient de signaler une incohérence notable dans le récit. La *Requête au Roy* que Balthazar fit publier à l'adresse de Louis XV en 1768 raconte en effet une anecdote intéressante :

*Dans la traversée, à la hauteur de l'Ascension, le navire rencontra deux bâtiments portugais ; un Évêque et des Jésuites de cette Nation embarqués sur le Montaran, qui faisait route de conserve avec le Duc de Béthune, montèrent sur le vaisseau & gagnèrent le Portugal : le Prince s'étonnait que le P. Ignace ne suivent pas leur exemple, il lui tardait de s'éloigner de cette Nation [la France] odieuse & barbare, au milieu de laquelle il avait à craindre : l'infidèle gouverneur l'assura qu'en gardant son secret il serait en sûreté, lui dit qu'il serait intéressant de voir la France, & ils regagneraient le Portugal presque aussi tôt que les Jésuites embarqués sur l'autre vaisseau.*¹²

Les historiens ayant travaillé sur les infortunes de Balthazar y ont vu une preuve supplémentaire de la naïveté du jeune Balthazar, qui continuait de faire confiance au Père Ignace, même si rester sur un bateau français le mettait en danger et l'obligeait à passer pour un esclave. Un manuscrit conservé à la bibliothèque municipale de Rouen, datant des années

¹² Deuxième mémoire imprimé de 1768, pp.7-8.

1763/64 et qui constitue une esquisse d'autobiographie moins altérée par rapport aux récits ultérieurs, évoque également cet épisode :

Lorsque nous fumes à un certain endroit dont je ne me souviens pas, nous trouvâmes des vaisseaux portugais qui faisaient voile pour Lisbonne. Le vaisseau nommé le Montaran, qui venait avec nous en France, avait des passagers portugais qui quittèrent le vaisseau français pour entrer dans le portugais. Je priai mon gouverneur de passer aussi sur le vaisseau. Nous serons plus tôt à Lisbonne, lui dis-je. Non, me répliqua-t-il, nous y serons aussi tôt qu'eux et chemin faisant nous verrons la France.

Ces deux sources relativement concordantes pourraient accroître la crédibilité de l'événement, si le journal de bord du *Montaran* ne prouvait que Balthazar n'a pas pu assister à ce transfert. En effet, ce journal de bord indique explicitement que le *Montaran* avait perdu de vue le *Duc de Béthune* dès le 1^{er} avril. Le capitaine du *Montaran* ne l'a pas revu jusqu'à son arrivée en France en juillet, car il a pris quatre jours de retard. Le *Montaran* est ainsi arrivé à l'île de l'Ascension le 18 mai pour découvrir un message indiquant que le *Duc de Béthune* en était reparti le 16 mai. Le *Montaran* n'a pas réduit son retard, car il a mouillé lui-même deux jours à l'île de l'Ascension, avant de repartir le 20 mai.¹³ Un transfert de passagers a effectivement eu lieu, mais il s'est déroulé deux semaines après l'escale à l'île de l'Ascension, le jeudi 4 juin 1750, lorsque la route du *Montaran* a croisé celle de dix huit navires portugais venus du Brésil et faisant voile vers Lisbonne. Le *Montaran* est ensuite arrivé à Lorient le 17 juillet, quatre jours après le *Duc de Béthune*.

Dans ce contexte, trois questions se posent alors pour essayer de résoudre ces incohérences :

Comment le Prince de Timor a-t-il appris que l'évêque était à bord du *Montaran* ?

Comment a-t-il su qu'il était passé à bord d'un navire portugais ?

Pourquoi a-t-il menti sur le lieu du transfert et le fait qu'il en aurait été témoin ?

Si l'on accepte l'idée que Balthazar n'était pas un imposteur, la réponse à la première question est sans doute qu'il avait appris que l'évêque de Macao était à bord du *Montaran* lors de l'escale à l'île de France. On peut répondre à la deuxième question en envisageant que Balthazar a appris le transfert en se rendant sur le *Montaran* lors de son arrivée à Lorient, le 17 juillet, peut-être en espérant se placer sous la protection de l'évêque après avoir été abandonné par le Père Ignace quelques jours auparavant.

Reste à savoir pourquoi il a prétendu avoir assisté au transfert et demandé au père Ignace de passer sur le bateau portugais. Une telle incohérence pouvait se révéler contreproductive, car quelqu'un disposant du livre de bord du *Montaran* aurait pu montrer que la version de Balthazar était invraisemblable. Une des seules options permettant de lever la contradiction serait que Balthazar aurait demandé à passer sur le bateau de l'évêque de Macao lors de l'escale à l'Île de France. Le Père Ignace aurait refusé, peut-être en arguant que les deux navires étaient commandés par des Français, et Balthazar se serait soumis à sa volonté.

Balthazar sur un navire corsaire en 1757

Dans les deux mémoires publiés de 1767 et 1768, qui constituaient jusqu'à présent quasiment les seules sources sur son passé, Balthazar avait donné très peu de détails sur ce qui lui était arrivé après avoir été abandonné par le Père Ignace dans le port de Lorient en juillet 1750. Voilà ce qu'en disait le mémoire le plus détaillé de 1767 :

¹³ AN.MAR 4JJ/132/44.

Un malheureux cuisinier avec lequel il s'était lié pendant la route, fut le seul à qui il osa s'adresser. Cet homme le logea, le nourrit pendant quelques jours à Lorient, & le mena ensuite à Saint-Malo, où il l'associa à son travail et à son sort.

Cherchant à s'embarquer de nouveau, il s'engagea sur le Chauvelin, frégate de trente canons, armée en course, & commandée par le Capitaine Duhoux des Âges. Il fit recevoir le jeune Celse, qui fut trop heureux de se soumettre au vil emploi d'aide de cuisine.

*Le Chauvelin après avoir fini sa course qui fut de plusieurs mois, revint désarmer au port de Saint-Malo. Le cuisinier & le jeune Celse furent congédiés. Un nouveau malheur attendait encore ce dernier : une maladie lui enleva le seul homme de qui jusqu'alors il avait obtenu de la consolation et des secours.*¹⁴

Ces quelques lignes contiennent à peu près tout ce qu'on savait jusqu'alors des sept premières années de Balthazar après son abandon en France, alors qu'il avait de treize à vingt ans. Par-delà leur laconisme, ces quelques lignes déforment ce qu'il a effectivement vécu. En réalité, comme le révèle un manuscrit inédit de la bibliothèque municipale de Rouen, le cuisinier du *Duc de Béthune* qui l'a recueilli en juillet 1750 est mort au bout de six mois. Début 1751, le Prince a dû travailler comme garçon-vacher, avant d'être recueilli par le gouverneur de Saint-Malo, Henri Louis de Choiseul-Meuse, qui le plaça chez une veuve, Mme Dubois. Cette dame s'occupa de lui pendant six ans, avant que le Prince qui dissimulait encore son identité, ne décide de s'embarquer sur un bateau corsaire. Il était alors âgé de vingt ans et avait sans doute entendu des rumeurs dans le port de Saint-Malo à propos d'un prêtre portugais accompagné de quatre esclaves qui serait passé en Angleterre ou aux Pays-Bas. Cela peut sembler une nouvelle preuve de naïveté de la part de Balthazar, car il est peu vraisemblable que son ancien protecteur ait conservé pendant si longtemps les quatre esclaves timorais embarqués à Canton.

Toujours est-il que Balthazar s'est fait recruter en 1757 comme aide-cuisinier à bord du *Chauvelin*. Cette frégate a participé à une expédition célèbre, ce qui permet de reconstituer l'itinéraire et les péripéties que Balthazar a connues, sous réserve bien sûr qu'il ait bien travaillé sur ce bateau, car son nom n'apparaît pas sur le registre de bord. On pourrait une nouvelle fois douter de la véracité de ses déclarations, sauf que le rôle indique que la liste est incomplète.¹⁵

René-Jean Duhoux des Âges, le capitaine du *Chauvelin*, était originaire de Saint-Malo. Il s'agissait d'un homme de trente-six ans haut en couleur. À l'âge de onze ans, il s'était embarqué sur un bateau en partance pour l'Amérique et avait participé à de nombreuses expéditions corsaires contre les Anglais. Il y avait perdu son bras droit, mais gagné en récompense un brevet de capitaine. Duhoux des Âges avait été sélectionné pour un ambitieux projet par un autre marin français hors norme : le capitaine François Thurot. Ancien contrebandier connaissant très bien les côtes anglaises, Thurot fut parmi les premiers à proposer ses services comme corsaire à la marine Royale lors de la déclaration de la guerre de Sept Ans, en mai 1756. Après plusieurs succès, le ministère de la Guerre lui confia la responsabilité d'une flotte de quatre navires, deux frégates : *Le Belle-Isle* et *Le Chauvelin* et deux corvettes : *Le Bastien* et *Le Gros Thomas*.¹⁶

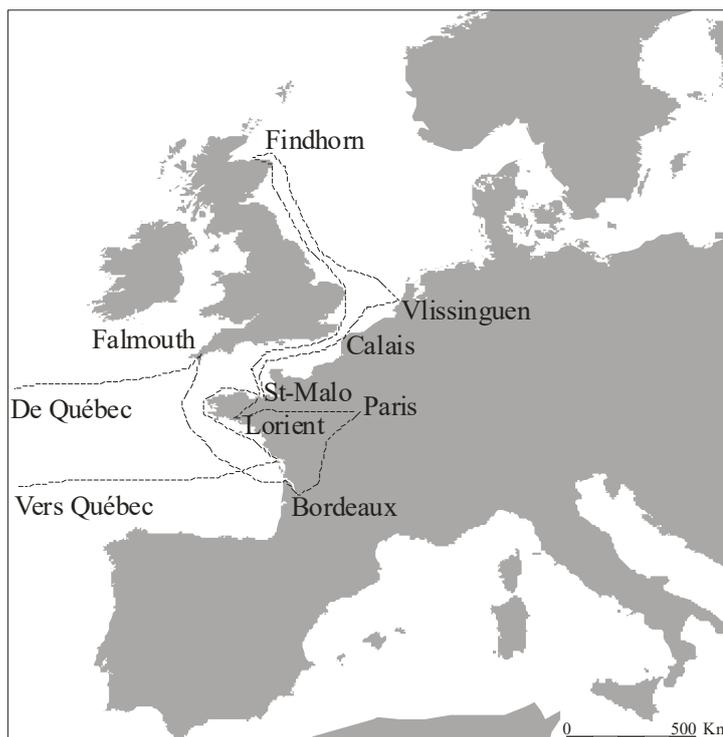
Cette flotte avait pour objectif d'arraisonner ou de détruire le plus possible de navires anglais. L'opération débuta mal, car à peine partis, le 12 juillet 1757, les navires français aperçurent trois vaisseaux de guerre anglais. Ne se sentant pas de taille, ils préférèrent se

¹⁴ Premier mémoire imprimé de 1767, p.3.

¹⁵ Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, série 9B-651

¹⁶ Archives Nationales : *Journal abrégé de la course des frégates Le Maréchal de Belle Isle et Le Chauvelin, jusqu'au 2 août 1757*, MAR/B/4/75.

réfugier à l'abri des batteries du cap Fréhel à la pointe de la Bretagne, perdant au cours de ces premières manœuvres un des quatre bateaux : *Le Bastien*.¹⁷



Carte n°3 : Les principaux voyages de Balthazar en Europe

Les vaisseaux anglais restèrent aux alentours, bloquant les bateaux français pendant plus d'une semaine. Une tempête finit par obliger les frégates ennemies à partir, mais la flotte française ne put quitter le cap Fréhel avant le 24 juillet.¹⁸ On peut imaginer, Balthazar dans la cuisine du bateau devant nourrir une quarantaine de marins désœuvrés, alors qu'il était sans doute inquiet lui-même face à la menace anglaise et à la tempête. Après douze jours, ils purent enfin reprendre la mer et la chance tourna à l'avantage des Français qui firent dès le premier jour une première prise avec *Le Rotterdam*, un brigantin anglais sous pavillon hollandais, entre Portland et Pool.

Le lendemain, 25 juillet 1757, *Le Belle-Isle*, commandé par le capitaine Thurot attaqua une frégate anglaise : *Le Southampton*. Après trois heures de bataille, le grand hunier du *Belle-Isle* fut abattu et l'équipage durement touché : quatorze tués et vingt-six blessés. *Le Southampton* tenta alors de s'échapper, mais *Le Chauvelin* à bord duquel se trouvait Balthazar la prit en chasse. Il dut cependant renoncer à la poursuite car la frégate anglaise s'approcha des côtes au point que le capitaine Duhoux des Âges eut peur de se fracasser contre les récifs.

Le 26 juillet, malgré l'arrivée en renfort de trois navires anglais, la flotte française parvint encore à arraisonner un corsaire anglais d'Ostende, que *Le Chauvelin* arrêta d'une bordée de canons.¹⁹ Les bateaux français allèrent ensuite mouiller au large de Calais, afin de débarquer les blessés et les prisonniers anglais.

Les jours suivants, la flotte s'empara d'un nouveau navire anglais transportant des passagers, mais une tempête endommagea la plupart des mâts du *Belle-Isle*. Lorsque le temps se calma, *Le Chauvelin* fut obligé de le remorquer, avant qu'ils ne soient tous deux pris en chasse le 31 juillet par trois frégates anglaises. *Le Chauvelin* fut contraint de les affronter seul, afin de permettre au *Belle-Isle* de s'enfuir. Il parvint à les faire lâcher prise mais subit

¹⁷ M. [Nicolas-Joseph Marey], *Vie du capitaine Thurot*, Paris, Imprimerie du Cercle Social, 1791, x-141 p. (p.28).

¹⁸ Norman (C. B.), *The Corsairs of France*, S. Low, Marston, Searle, & Rivington, 1887, 464 p. (p.253).

¹⁹ M. [Nicolas-Joseph Marey], 1791, op. cit. p.32.

d'importants dégâts tandis que deux membres d'équipage mouraient, dont le capitaine en second, et que douze marins étaient blessés.²⁰

Le dernier jour de juillet, la flotte réduite à trois navires se réfugia dans le port de Flessingue (Vlissingen), au sud des Pays-Bas. Sa situation n'était guère brillante et s'aggrava encore. En effet, les deux bateaux principaux étaient fortement endommagés, tandis que le troisième : *Le Gros Thomas*, fut capturé lors d'une sortie en mer. *Le Belle-Isle* et *Le Chauvelin* tentèrent plusieurs sorties en août et pendant les premières semaines de septembre, mais ils ne purent quitter Flessingue, à cause des frégates anglaises qui les attendaient, ou en raison du mauvais temps. Balthazar profita probablement de ses sept semaines dans le port de Flessingue, pour tenter d'obtenir des informations à propos du Père Ignace. Il a sans doute également cherché à apprendre ce qui se passait à Timor, mais aucun des textes qu'il a laissés ne donne de détails sur son séjour aux Pays-Bas.

Le 23 septembre 1757, les deux bateaux restants purent enfin quitter Flessingue. En dépit d'une mer agitée, ils firent route vers l'Écosse. Sept jours plus tard, *Le Chauvelin* parvint à arraisonner un petit brigantin anglais parti la veille de la baie d'Édimbourg. Le 4 octobre, ils passèrent la pointe de Flamborough puis celle de Buchan Ness. Comme le temps menaçait de nouveau, avec une mer grosse et un très fort vent de sud/sud-est, les deux frégates françaises furent obligées d'arborer un pavillon anglais, pour mouiller le 5 octobre dans la rade de Findhorn, une petite ville écossaise.

Balthazar n'eut pas l'opportunité de visiter cette bourgade. La mer était tellement forte qu'en dépit de leurs deux ancres, les bateaux se mirent à dériver. Vers 10 heures du soir, les câbles du *Belle Isle* rompirent et il se trouva séparé du *Chauvelin* pour le reste de la campagne. Tandis que le *Belle Isle* partait pour les îles Shetland, avant de se rendre en Islande, en Norvège, puis en Irlande, le *Chauvelin*, redescendit vers la Manche pour y arraisonner plusieurs bateaux anglais avant de retourner à Saint-Malo le 4 novembre 1757.

À son retour, le Prince de Timor eut le chagrin de découvrir que madame Dubois, qui s'était tant occupée de lui, était morte au cours des six mois qu'il avait passés en mer. Comme son ancien protecteur Henri Louis de Choiseul-Meuse était également décédé, il n'eut d'autre ressource que de se mettre au service d'un pêcheur des environs de Saint-Malo, comme il l'a raconté dans un début d'autobiographie conservé à la bibliothèque municipale de Rouen :

Je rencontrai un pêcheur que je connaissais. Je lui fis offre de mon service en le priant de me prendre avec lui. [...]J'eus une longue maladie que je m'occasionnais moi-même et voici comment : un jour qu'il gelait, mon maître fut à la chasse des oiseaux de mer. Il tira sur eux, mais ils tombaient si loin qu'il n'était pas possible de les avoir. Je fis le chien en cette rencontre. Je me jetai à la mer et j'attrapai le gibier ; mais je ne pus regagner la terre à cause d'une peine incroyable, le froid m'avait glacé les sens, voilà ce qui causa cette maladie.

Le sort ne cessait de s'acharner contre lui et il peut sembler miraculeux qu'un Timorais des tropiques ait pu résister à des bains de mer sur le long des côtes de Bretagne en plein hiver. Ces bains glacés l'ont en tout cas dissuadé de rester avec ce pêcheur et il décida de s'embarquer de nouveau comme aide-cuisinier. Ce n'était pas facile, car les Anglais faisaient le blocus des côtes françaises dans le cadre de la guerre de Sept ans (1756-1763), mais il finit par trouver un bateau à destination de l'Amérique.

Le voyage à Québec et en Angleterre mars-décembre 1758

Le premier mémoire imprimé de 1767 donnait quelques indications sur ce voyage, mais une nouvelle fois de manière assez laconique :

²⁰ Archives Nationales : *Journal abrégé de la course des frégates Le Maréchal de Belle Isle et Le Chauvelin, jusqu'au 2 août 1757*, MAR/B/4/75.

Il fallut se garantir de la misère. L'essai que le jeune Celse avait fait sur le Vaisseau le Chauvelin fut la seule ressource qu'il envisagea. Il se présenta en tremblant pour remplir le même emploi sur le Vaisseau le Grand-Alexandre, commandé par le Capitaine La Grand-Rivière dont la destination était Québec : il fut reçu et partit.

*Arrivé à Québec, il se flattait de trouver quelques occasions de se rapprocher des îles Moluques. Mais aucun vaisseau ne s'étant présenté sur cette route, le besoin força le jeune Celse de se faire recevoir sur un paquebot qui se disposait à partir en Angleterre, & qui y portait une partie des prisonniers de guerre anglais faits en Canada, pour les échanger contre les prisonniers français, qu'on devait amener en France. Ce vaisseau aborda à Falmouth, & vint se rendre à Bordeaux.*²¹

Jusqu'à ce jour, aucun chercheur n'avait trouvé de trace d'un *Grand-Alexandre* venu au Québec, ni d'un autre bateau arrivé sur cette période sous le commandement d'un capitaine La Grand-Rivière. Des recherches complémentaires auprès des archives du Québec et d'Ille-et-Vilaine ont permis d'élucider une partie de ce mystère.

Ces problèmes semblent liés à la volonté de Balthazar, ou des gens qui l'on conseillé, d'édulcorer les mémoires publiés avec des noms prestigieux. Le bateau sur lequel Balthazar a dû embarquer s'appelait *La Bonne Amie*, mais il s'agissait d'un navire pris aux Anglais nommé auparavant : *L'Alexandre Le Grand*. Sauf que *La Bonne Amie*, qui était bien allée à Québec à cette époque, apparaissait étrangement sous le commandement de deux capitaines : Jacques Buisson ou bien Joseph Goret, mais aucun des deux ne correspondait à La Grand-Rivière, le nom indiqué dans le mémoire de 1767.

Un procès verbal de justice du port de Québec daté du 30 juillet 1758 a permis de découvrir que le capitaine Jacques Buisson n'était en réalité que le second. Le véritable capitaine de *La Bonne Amie* s'appelait de son nom complet : Joseph-Alexandre Goret de La Grand-Rivière. Cela lève les confusions et conforte la version du mémoire de 1767.²²

La Bonne Amie a quitté Saint-Malo le 13 mars 1758. Ce bateau avait été affrété par un négociant de La Rochelle pour transporter des vivres vers Québec, où le blocus anglais rendait la situation particulièrement difficile. Conformément à un règlement royal, le bateau fut obligé de passer par Rochefort, pour prendre six soldats engagés afin de renforcer les garnisons de Québec. Son capitaine Joseph-Alexandre Goret de La Grand-Rivière était issu d'une riche famille malouine. Il avait alors trente-et-un ans et avait déjà participé à des expéditions négrières, même si c'était là apparemment son premier commandement.²³

Les archives départementales de la Charente-Maritime n'ont pas conservé la date exacte du départ de la *Bonne Amie*, mais il est probable que ce fut aux alentours du 28 juin 1758, car un convoi de huit navires est parti en secret à ce moment là vers l'Amérique, afin d'échapper à la vigilance anglaise.²⁴ Le bateau est en tout cas arrivé à Québec vers le 30 juillet, ce qui correspond à une traversée d'un peu plus d'un mois, tout à fait plausible pour l'époque.

Balthazar est resté deux mois à Québec, jusqu'au début du mois d'octobre 1758. Aucune source vraiment fiable n'est disponible, même s'il existe un récit du XIX^e dont la crédibilité est douteuse. En revanche, un manuscrit conservé aux archives d'Outre-mer apporte quelques indications sur la fin de son séjour :

²¹ Premier mémoire imprimé de 1767, p.3.

²² Procès-verbaux des séances de l'Amirauté de Québec, registre 3 (17 juin 1758 au 3 mars 1760), f. 6-6v (TP2, S11, SS1, PCC, microfilm M53/1) ; Boshier (John Francis), *Négociants et navires du commerce avec le Canada de 1660 à 1760*, Ottawa, Lieux historiques nationaux, Services des Parcs, Environnement Canada, 1992, 263 p. (pp.141-142).

²³ Roman (Alain), *Saint-Malo au temps des négriers*, Paris, Karthala, 2001, p.185.

²⁴ Archives départementales de la Charente-Maritime : 41 ETP 190/5761 et 41 ETP 193/6019.

À son arrivée à Québec, un événement auquel il ne pouvait s'attendre le mit dans la nécessité d'abandonner ce vaisseau pour passer sur un autre. Il apprit par quelqu'un de l'équipage qu'il était vendu à un capitaine de vaisseau marchand qui devait sous peu de jours mettre à voile pour les colonies françaises de l'Amérique, et que l'on ne tarderait pas à l'y conduire. Effrayé de se voir sur le point de perdre à jamais sa liberté, il prit le parti de s'éclipser et fut assez heureux pour être reçu en sa qualité d'aide dans un paquebot [vaisseau de passage] qui se disposait à partir pour l'Angleterre.

Cette anecdote au sujet de la vente par le capitaine La Grand-Rivière de son aide-cuisinier considéré comme un « Noir » n'est pas invraisemblable dans le contexte esclavagiste de l'Amérique des années 1750, d'autant que comme on l'a vu, le capitaine avait participé à des expéditions négrières quelques années plus tôt.

Aucun document imprimé ou manuscrit ne mentionne le nom du bateau qu'il a pris au retour, mais le seul qui corresponde au trajet : Québec-Falmouth-Bordeaux en 1758 est un navire de 300 tonneaux appelé : *La Toison d'or*. Il avait été acheté par Joseph Cadet et confié au capitaine Joseph Charest, un capitaine expérimenté d'une quarantaine d'années. C'est sans doute lui qui embaucha Balthazar, alors âgé d'environ vingt-et-un ans.

La Toison d'Or quitta Québec le 4 octobre 1758, avec à son bord soixante-dix prisonniers anglais. La traversée dura exactement un mois, car le bateau arriva à Falmouth le 3 novembre, afin de procéder à l'échange de prisonniers. Le bateau y resta un mois, pendant lequel Balthazar dû essayer de s'informer à propos du Père Ignace, comme l'indique un manuscrit conservé à la bibliothèque municipale de Rouen, même s'il place étrangement cet épisode avant le départ pour le Québec :

Je fus en Angleterre, j'appris qu'un moine était passé il y avait quelque temps, ce que l'on disait certainement c'est qu'il avait quatre esclaves. Je demandais si l'on savait où il était allé, mais tous me répondirent que non. Je vis bien que c'était peine perdue pour moi de songer à retrouver ce misérable.

La Toison d'Or a ensuite quitté Falmouth le 2 décembre 1758 pour Bordeaux, où il est parvenu sans encombre, sans doute entre fin décembre et janvier 1759. Les archives de la Gironde ont conservé la trace du bateau, mais pas de la date de son arrivée. On sait seulement qu'il y a eu un état de la pharmacie le 13 février 1759, et qu'il est reparti, après avoir enregistré son rôle d'armement le 1^{er} mars 1759.²⁵ De fait, *La Toison d'Or* a appareillé vers Québec, mais sans Balthazar. Le navire n'a d'ailleurs guère eu de chance, car il a été détruit accidentellement à Québec le 8 juin 1759, alors que la marine française tentait de l'armer en navire de tir.

Des projets de retourner à Timor dans les années 1750 et 1760

Les deux mémoires imprimés de 1767 et 1768 laissaient entendre que c'était en arrivant à Bordeaux après avoir mis de l'argent de côté grâce à ses salaires de cuisinier que Balthazar avait décidé de se rendre à Paris pour chercher de l'aide. En réalité, il a connu des déboires plus importants, comme le laissent entendre deux manuscrits non datés, conservés aux archives du ministère des Affaires étrangères et aux archives d'Outre-mer, mais vraisemblablement écrits en 1765/1766 :

Pendant toutes ces différentes campagnes de mer, l'industrie du Prince et son économie lui firent amasser ses appointements avec les petits bénéfices que son état lui avait procuré, il regardait ce mince trésor comme suffisant lorsque la paix

²⁵ Archives départementales de la Gironde, cote 6 B 414, fonds de l'Amirauté de Guyenne.

viendrait pour se procurer son retour chez lui, sans révéler le secret de sa naissance, vain espoir !

Le vol qui lui en fut fait sur ce dernier vaisseau le replongea dans le déplorable état d'où il se croyait sorti, en lui donnant la cruelle preuve qu'il ne touchait pas encore au terme de ses peines.

Les seuls débris qu'il sauva de ce nouveau désastre consistaient dans les habits dont il était couvert et dans une somme d'environ 150 livres qu'il avait sur lui. Il crut ne pouvoir mieux employer les restes de sa petite fortune qu'aux frais nécessaires pour se rendre à Paris, y solliciter auprès de la Compagnie des Indes la permission de s'embarquer gratuitement sur un de ses vaisseaux armés pour la Chine.

En 1759, neuf ans après avoir été abandonné en France, Balthazar avait dû épargner environ cinq cents livres avec lesquels il espérait retourner à Timor incognito quand la guerre de Sept Ans aurait pris fin. Le vol de ses économies lors de son débarquement à Bordeaux l'amena à modifier ses plans et à se rendre à Paris.

Le Prince de Timor traversa la France en voiture de Poste pour arriver à Paris, sans doute à la fin du mois de janvier 1759. Là, grâce à la rencontre d'une jeune métisse haïtienne et surtout de sa maîtresse, la vicomtesse de Castellane, elle-même métisse, Balthazar put obtenir un rendez-vous avec le sieur de Sainte-Catherine, le directeur du bureau des Indes à la Compagnie française des Indes orientales.

Contrairement à ce qu'il fit publier dans les mémoires de 1767 et 1768, les sources manuscrites antérieures indiquent que la Compagnie ne lui offrit pas un « passage gratuit » vers la Chine, mais seulement de travailler comme second cuisinier sur un bateau. En revanche, la Compagnie fit un geste en lui octroyant une petite pension de dix-huit livres jusqu'au départ du navire.²⁶ La pratique n'était pas totalement inédite. En effet, les employés permanents de la Compagnie recevaient une demi-solde entre deux embarquements, mais le sieur de Sainte-Catherine n'était toutefois pas obligé de lui en proposer une.

Les deux mémoires imprimés affirmaient ensuite que le Prince s'était rendu à Lorient, mais que le navire était déjà parti. Le manuscrit conservé aux archives municipales de Rouen offre des informations inédites et en contradiction avec les versions ultérieures, en précisant notamment qu'il n'avait pas « raté » le navire :

Je partis pour Lorient où je devais m'embarquer avec une lettre de Mme la Comtesse pour le Directeur de ce port. La compagnie m'accorda 18 livres de pension par mois jusqu'à l'embarquement pour la Chine qui n'était pas prêt. Je me mis chez une hôtesse, je vécus et m'entretins de chaussure, de blanchissage et de tabac avec mes 18 livres. L'on peut bien penser que je ne faisais pas grand-chose. C'était en l'année 1759. J'étais tout nu. J'embarquai pourtant sur le vaisseau de la compagnie en qualité de second cuisinier, mais quand je fus à bord, prêt à partir, il me vint dans la pensée que l'Europe était en guerre et que si malheureusement le vaisseau était pris, je courrais [le] risque d'être fait esclave à cause de ma couleur noire, comme le Roy de Solor mon père le fut en s'en revenant de Lisbonne à Timor et quoiqu'il savait tout ce que j'ignore, cela n'a pas empêché qu'il n'ait été en Alger en qualité d'esclave très longtemps, malgré la forte rançon qu'il offrait pour sa liberté.

Les pensées se représentaient avec tant de force à mon imagination que je me sentis brûlé d'une violente fièvre. L'on me descendit à terre pour me rétablir, mais je ne voulus plus m'embarquer, ce que voyant la Compagnie ne me donna plus rien.

Son récit laisse penser que Balthazar a été victime d'une véritable crise d'angoisse. De fait, la guerre de Sept Ans s'est seulement achevée quatre ans plus tard, en 1763. Outre le souvenir de l'histoire de son père amené en esclavage à Alger, beaucoup d'éléments avaient

²⁶ Les deux mémoires imprimés de 1767 et 1768 évoquaient cette pension, mais sans préciser la somme.

de quoi le faire réfléchir : les violents combats navals auxquels il avait assisté à bord du *Chauvelin* en 1757, le fait d'avoir failli être vendu comme esclave au Québec en 1758 et d'avoir vu des milliers de prisonniers français maltraités par les Anglais à Falmouth...

Balthazar décida donc de rester à Lorient pour y réunir des pièces confirmant sa naissance et pour essayer d'écrire à son père, Gaspar da Costa, dont il ignorait très vraisemblablement encore le décès. De fait, par une ironie du destin, Gaspar da Costa avait péri à la tête d'une armée de plusieurs dizaines de milliers de guerriers lors de la célèbre bataille de Penfui contre la VOC en novembre 1749, alors que son fils était déjà en Chine et sur le point de partir vers la France.

Ces tentatives de prouver son identité et d'alerter sur son sort entraîna de graves ennuis, entre les inquiétudes de la compagnie française des Indes d'être compromise dans son abandon et la rencontre de plusieurs escrocs qui espéraient récupérer une partie de l'or que son père risquait d'envoyer de Timor. Balthazar resta néanmoins à Lorient de 1759 à 1764, avant de se résoudre à repartir sur Paris, où il fit publier ses deux fameux mémoires de 1767 et 1768.

Cela étant, les historiens qui ont travaillé sur lui n'ont pas perçu la complexité de son histoire. À son retour à Paris, il trouva de nombreux protecteurs, dont Jean-Paul Grandjean de Fouchy, le secrétaire perpétuel de l'académie des Sciences, le docteur Claude Chevalier, médecin de Louis XV, ou la marquise de Saint-Jean. Cette dernière proposa même de rembourser toutes ses dettes et de payer son voyage jusqu'à l'île de France où l'intendant aurait assuré son passage vers Timor. Balthazar refusa cependant, notamment par crainte de ce qu'il allait retrouver dans son île natale, qu'il avait quitté plus de vingt ans auparavant. Il resta donc en France pendant encore plus de vingt ans. Les seules traversées en bateau qu'il dût encore effectuer furent à bord des « Coches d'eau » ou « Galiottes de St Cloud », des bateaux qui faisaient la liaison entre le jardin des Tuileries et le pont de Sèvres. En effet, même s'il fut exilé à Saint-Denis de 1768 à 1771, après l'échec de sa requête au roi Louis XV, Balthazar conserva le soutien, au moins jusqu'en 1778, d'un couple d'alchimistes Claude Chevalier et Sabine Stuart, qui tenaient une grande « Maison de Santé » à l'hôtel de Chaulnes près du pont de Sèvres.

De la fin des années 1770 à la révolution française de 1789, les documents trouvés ne permettent pas de savoir si Balthazar a pu chercher activement à repartir vers Timor. Il aurait pu le faire dans le cadre d'un projet de conquête de Sumatra et de Timor par la Marine royale française en 1779, mais le plan n'aboutit pas. Au lieu de cela, Balthazar trouva d'autres protecteurs riches et devint une sorte de « saltimbanque royal », que les nobles invitaient à leurs fêtes pour raconter son histoire pleine de péripéties qu'il agrémentait de poésies. Il avait d'ailleurs appris à enjoliver et à exagérer de plus en plus le caractère aventureux de son existence, allant jusqu'à inventer une navigation de Timor jusqu'à l'île de Ternate, à plus de mille kilomètres de distance. En même temps, Balthazar est resté quelqu'un de simple, qui était notamment l'ami de plusieurs Noirs haïtiens ou africains de Paris.

Balthazar avait réussi à s'intégrer totalement au riche microcosme parisien de la fin du XVIII^e siècle, au point que des chroniqueurs de l'époque le présentèrent parmi les personnages curieux représentatifs de la décadence de l'Ancien régime français, comme le docteur Mesmer spécialiste du magnétisme animal, le mage Cagliostro, qui se prétendait âgé de deux cents ans, ou le chevalier d'Éon, qui se faisait passer pour une femme. Son monde s'effondra cependant en juillet 1789, avec la Révolution française qui entraîna la mort ou la fuite de ses protecteurs. Il mena alors une vie difficile, mais toujours digne, avant de mourir à l'Hôtel Dieu de Paris en 1791.